

Nadine Picaudou, *La Déchirure libanaise*. Éditions Complexe (coll. Questions au XX^e s.) 1989, 258 p.

N'est-il pas dérisoire et vain de prendre la plume sous le canon ? L'acte d'écrire n'équivaudrait-il pas, ainsi, à une véritable oraison funèbre, alors même que l'on se demande si le Liban « *qui se débat dans l'engrenage d'une folie meurtrière a encore un avenir* » ? La réponse est simple : l'écriture peut demeurer un

gage de survie, une incitation permanente à la réflexion lucide, malgré les larmes et le sang.

Nadine Picaudou l'affirme avec force car elle a « *la conviction qu'il y a bel et bien quelque chose à comprendre* » et que « *comprendre est sans doute la première responsabilité envers le Liban* ». Son projet est celui d'étudier à la fois le « *Liban en proie à ses démons familiers, le Liban otage de ses voisins, et le Liban singulier précipité des crises du Proche-Orient* ». La complexité des événements qui secouent ce pays provient, dit-elle, « *de l'imbrication des guerres superposées, de la multiplicité des facteurs en jeu, du décalage entre la nature des conflits et les formes qui les expriment, et de la discordance des interprétations idéologiques et des reconstructions historiques de chacun* ». D'où une démarche qui permet, à la fois, d'exposer les faits ou leurs interprétations, tout en maintenant la distanciation critique de l'analyste dans sa quête du sens et dans sa volonté de « *mettre à nu les logiques imbriquées et de démystifier les discours et les actes* ».

La démarche chronologique choisie par l'auteur « *pour mieux démêler les fils entrelacés* » a pour point de départ l'année 1840 « *où les premières interventions des puissances occidentales brisent les équilibres traditionnels de la montagne* », et se prolongera « *jusqu'à ce jour de l'automne 1987, où 10 000 manifestants contre la cherté de la vie se retrouveront sur la ligne verte qui partage Beyrouth en deux secteurs rivaux dans un pays ruiné, éclaté, envahi* ».

La chronologie aidant, ce sont les années 1840-1860 qui retiendront les premiers questionnements du chercheur : la définition dans le drame des rapports de la communauté druze jusque-là politiquement dominante, avec la communauté maronite, en pleine ascension économique et culturelle, et qui est marquée par les premiers affrontements confessionnels des temps modernes, préfigure-t-elle les sanglants combats actuels ? L'interrogation trouble le chercheur puisque « *sans céder à la tentation de chercher dans les crises du Liban au XIX^e siècle ni la racine directe ni le modèle d'interprétation des affrontements du XX^e, d'étranges résonances s'imposent à l'analyste : troubles sociaux rapidement devenus confessionnels, alignant des forces communautaires sur les forces politiques, ingérence des puissances étrangères, comme si, à plus d'un siècle de distance, la région entrait dans une nouvelle phase de turbulences selon des mécanismes comparables, mais dans un contexte à l'évidence radicalement différent* ».

Cette « *dérive confessionnelle* » des conflits sociaux, Nadine Picaudou va en démonter les mécanismes au XIX^e siècle, en étudiant le système clientéliste dont la chaîne, par emboîtements successifs, ira des clans aux communautés, jusqu'aux grandes métropoles européennes qui se disputent la protection des diverses minorités, afin de mieux asseoir leur politique à l'égard de l'Empire ottoman. De la genèse du Grand-Liban, aux « *années d'euphorie* », celles où les filières du clientélisme communautaire serviront de circuits de distribution (inégaux), aux retombées pétrolières, N. Picaudou va s'attacher ensuite à rechercher les causes de la « *montée des périls* », qui débouchera sur les guerres libanaises. Sans oublier au

passage les responsabilités du mandataire qui, en inventant la « démocratie communautariste », a peut-être jeté les bases de la machine infernale institutionnelle qui explosera plus tard.

Sous ces angles, l'ouvrage est une lecture scrupuleuse de l'imbrication progressive des conflits sociaux et politiques de la société libanaise dans les grandes tourmentes régionales. Par une sorte de logique implacable, chaque crise nouvelle commence à l'apogée de celle qui l'avait précédée et, par une sorte de glissement par paliers, le tissu social se trouve progressivement impliqué dans les affrontements, tandis que « l'efficace interne » des « facteurs extérieurs » se trouve renforcé. En clair, cela signifie qu'à chaque crise nouvelle, de plus larges pans de société, d'une part, et des États limitrophes ou voisins ou étrangers, d'autre part, se trouvent plus ou moins impliqués dans le conflit : des élites citadines aux victimes de l'exode rural ; des partis traditionnels aux nouvelles formations à caractère plus idéologique qui émergent durant le mandat ou après l'indépendance ; l'Union Soviétique, par le biais de ses alliés dans la guerre froide, les USA, par le biais du Pacte de Bagdad, plus directement encore par le débarquement des Marines en 1958, alors que l'Égypte et la Syrie participent au conflit, ensuite et de plus en plus directement, les Palestiniens, les Israéliens, les Syriens à nouveau, les Irakiens et les Iraniens.

Dans cet implacable engrenage qui avait progressivement imbriqué les clivages internes sur les crises régionales ou internationales, la société libanaise, nous dit Nadine Picaudou, connaîtra cependant une tentative de renforcement de sa cohésion interne, institutionnelle et sociale : celle incarnée par le président Fouad Chéhab après la guerre civile de 1958. Mais cette « *chance sera manquée* ». L'échec du chéhabisme ouvrira alors la voie à l'effondrement progressif de l'État, à la prise du pouvoir par les milices, puis à l'irruption, sur le terrain de la guerre civile, des grands affrontements régionaux.

En étudiant, à cet égard, la chronologie, l'auteur nous permet de suivre avec minutie la progression des ingérences israélienne et syrienne au Liban, et de comprendre les finalités de Damas et de l'État sioniste dont les milices diverses se font progressivement l'instrument alors que les populations civiles, à quelque bord qu'elles appartiennent, se retrouvent prises en otage, lorsqu'elles ne servent pas, tout simplement, de cible aux politiques systématiques de la terreur. Le flux ou le reflux relatif des protagonistes régionaux laisse le pays à chaque fois plus prisonnier des mécanismes logiques de ces ingérences. Le repli relatif des Syriens en 1982 permettra aux Israéliens de s'implanter dans le pays, mais leur retrait partiel, deux ans plus tard, marquera le retour des Syriens, flanqués cette fois des Iraniens...

L'analyse chronologique de l'auteur s'arrête en 1987. En épilogue, Nadine Picaudou fait le constat suivant : « *Le bilan pourrait s'exprimer en deux mots : pays éclaté, pays dominé (...)* ; *la faillite de l'État a laissé la place à de nouveaux systèmes de pouvoir, à de nouveaux circuits de distribution des richesses qui passent*

tous par les milices. » Bref, un nouvel ordre est donc né de la guerre alors que *« deux projets maximalistes se heurtent de plein fouet : le projet libaniste de la droite chrétienne, et le projet islamiste des chiïtes radicaux »*. Quant aux seuls projets crédibles qui aient un avenir, ajoute-t-elle, ils sont d'un minimalisme extrême ; et relèvent du bricolage institutionnel : réaménager la constitution, rééquilibrer les pouvoirs, retrouver les vertus du compromis. Entre-temps, le Liban *« survivra en attendant que soient levées les hypothèques extérieures qui le condamnent encore à rester le champ de manœuvre et l'abcès de fixation de ses puissants voisins »*.

C'était donc en 1987. Entre-temps, l'Iran a renforcé sa présence, les factions en lutte pour le pouvoir à Téhéran ont trouvé sur le terreau des clivages communautaires un terrain de choix pour s'affronter, et l'Irak a fait une entrée en force en se retrouvant aux côtés du chef du cabinet militaire, le général Aoun, en vertu de l'adage qui dit que *« l'ennemi de mon ennemi est mon ami... »*.

Et l'objectif minimaliste extrême, à l'heure d'écrire ces lignes, est d'obtenir un cessez-le-feu entre les multiples protagonistes du conflit. L'entreprise de démolition du Liban se poursuit inexorablement. Nadine Picaudou a voulu nous donner dans son livre les clés de cette destruction systématique.

Quant aux lambeaux actuels du Liban, la vraie question est aujourd'hui de savoir comment et de quelle manière survivront-ils, s'ils survivent, à leurs abcès.

Rudolf EL-KAREH